

nèrent l'honneur de lui donner leur fille en mariage. Mais Fernando n'avait pas oublié la jeune personne qui avait été pendant quelques heures sa garde-malade ; l'intérêt qu'elle lui témoigna, la douceur de son caractère, sa modestie et sa piété se retraçaient encore vivement à sa mémoire. Dès qu'il se vit dans une position stable et avantageuse, sa première pensée fut de la demander pour épouse ; il fit part de son projet au comte, qui l'approuva : il écrivit à la jeune fille, et attendit impatiemment sa réponse.

CHAPITRE XI.

Le mariage.

Cette jeune personne se nommait Clara, et était la fille d'un ancien forestier généralement estimé. Elle avait perdu de bonne heure son père, alors sa mère s'était retirée avec elle chez une de ses parentes. Là, cette vertueuse mère employa le produit de son travail à l'élever, à l'envoyer à l'école et à lui faire apprendre la couture. Clara, aussi active et intelligente qu'elle était douce et bonne, fit des progrès en tout, et devint bientôt le soutien de sa mère, dont l'âge

commençait à diminuer les forces ; la jeune fille se chargea de pourvoir elle-même par son travail à leurs besoins.

Parmi les grandes maisons pour lesquelles elle travaillait le plus habituellement, se trouvait celle de la comtesse d'Obersdorf. Un jour Clara rapporta à cette dame plusieurs ouvrages qu'elle lui avait commandés. La comtesse en fut si satisfaite, qu'outre le prix convenu, elle lui donna un tablier rempli de quantité de robes, fichus et autres objets de toilette qu'elle ne portait plus. Clara, toute joyeuse, revint à la maison, et en déployant avec sa mère ce que contenait le tablier, elles trouvèrent dans un gant de soie une bague de diamants. Clara se hâta de retourner chez la comtesse pour lui rendre ce bijou.

Cette dame en eut une grande joie. « J'ai regardé longtemps cette bague comme perdue ; je l'aurai sans doute ôtée avec mon gant sans m'en apercevoir. Je suis très-contente de l'avoir retrouvée, et je suis encore bien plus contente de rencontrer d'honnêtes gens comme vous ; j'aviseraï aux moyens de récompenser votre probité. »

Quelque temps après, la mère de Clara mourut : cette pauvre orpheline avait alors environ quatorze ans. Elle vint en habits de deuil et en sanglotant chez la comtesse lui annoncer cette douloureuse nouvelle ; elle se lamentait de

n'avoir plus ni père ni mère. « Je suis toute seule dans le monde ! disait-elle en pleurant.

— Console-toi, mon enfant, répondit la comtesse ; je te servirai de mère. Viens demeurer chez moi , tu n'y seras pas traitée comme une domestique , mais comme ma propre fille. »

Clara accepta cette offre généreuse avec joie et reconnaissance. Cette jeune fille, que sa mère avait élevée à la piété, au travail et à la vertu, ayant toujours vécu dans une modeste retraite, n'avait pas été exposée au contact pernicieux du monde ; jamais elle n'avait pris part à ces plaisirs mondains si dangereux pour l'innocence. Elle sut se rendre de jour en jour plus chère à la comtesse par la douceur et la modestie de son caractère, par son amour du travail, la pureté de son cœur et sa sincère piété ; elle ne tarda pas non plus à aimer sa bienfaitrice comme une seconde mère. Son cœur avait été libre de toute autre affection jusqu'au moment où, à Vienne, elle fit la connaissance de Fernando. Alors elle pensa bien qu'elle serait heureuse avec un homme de ce caractère ; mais aussitôt elle bannit cette idée comme une chimère ; car comment aurait-elle pu s'imaginer qu'un homme tel que lui épouserait une pauvre orpheline. C'est dans ces dispositions qu'elle reçut la lettre de Fernando, et la demande de sa main lui

causa une surprise d'autant plus agréable qu'elle s'y était moins attendue.

Elle alla aussitôt trouver la comtesse, et lui communiqua la lettre avec une aimable rougeur. « Eh bien ! lui dit cette dame avec un doux sourire, je te félicite de tout mon cœur, ma chère enfant. Tu es en effet une seconde Rebecca, qui, pour avoir offert un verre d'eau, mérita l'amour d'un honnête homme. Tu ressembles aussi par ton innocence et ta bonté à cette jeune vierge de l'âge d'or, et Fernando est un de ces jeunes hommes loyaux et honnêtes comme il devait y en avoir à cette époque fortunée. Réponds-lui tout de suite quels sont tes sentiments.

— Mais, reprit Clara, quand il saura que je suis pauvre et que je n'ai d'autre dot que le peu que j'ai pu épargner sur mes gages, peut-être changera-t-il d'idée ?

— Tu es riche en vertu, répliqua la comtesse, et le mérite que tu t'es acquis auprès de Dieu par ta conduite irréprochable, par ta piété, ton activité et ta bienfaisance envers les pauvres, est une dot bien plus précieuse que tout l'or et l'argent que tu pourrais apporter à ton époux. Va, mon enfant, tu m'as toujours servie fidèlement ; tu as pris part à mes chagrins comme à mes joies avec une tendresse sans égale. Notre

séparation m'est bien douloureuse, mais ton bonheur m'est trop cher pour ne pas m'y résigner. Je n'y mets qu'une condition, c'est que les noces soient célébrées dans mon château; je dois remplir le devoir d'une mère en te conduisant moi-même à l'autel, et aussi en te préparant ton trousseau de jeune mariée. Va écrire tout cela à ton futur, et dis-lui bien des choses agréables de ma part. »

Clara écrivit sur-le-champ à Fernando qui, plein de joie, arriva plus promptement que n'aurait pu faire une lettre. Il la rassura sur toutes les craintes qu'elle avait exprimées dans la sienne au sujet du manque absolu de fortune où elle se trouvait. Après les épanchements les plus délicieux de part et d'autre, le jour du mariage fut fixé. Ce fut un jour de fête et de bonheur, non-seulement pour les habitants du château, mais encore pour toute la contrée, car Clara était aimée de tout le monde. Elle avait su répandre des aumônes considérables dans le sein des pauvres; plus d'une larme avait été séchée par la charitable orpheline; plus d'une infortune cachée qui ne serait jamais venue aux oreilles de M^{me} d'Obersdorf, lui était révélée par Clara; et les secours que la comtesse prodiguait si généreusement aux malheureux leur étaient transmis par la main de sa fille adoptive.

Une demi-heure avant le moment fixé pour se rendre à l'église, on ne fut pas peu surpris de voir arriver un brillant équipage qui amenait le comte de Gallas et son épouse venus pour assister à la fête. Après les compliments d'usage, le comte mit au doigt de Fernando une riche bague, que celui-ci reconnut pour être une de celles qu'il lui avait vendues autrefois à Londres. « Cette bague, dit le comte, m'a fait faire votre connaissance et admirer votre probité, je vous la donne comme un souvenir qui vous rappellera sans cesse que la vertu ne reste pas sans récompense, même dans ce monde, en attendant que le Seigneur la couronne dans le ciel. »

Au même instant la comtesse d'Obersdorf s'approcha de la fiancée, lui prit amicalement la main, et dit: « Et moi aussi j'ai une bague à présenter à la jeune épouse: c'est celle que cette jeune orpheline pauvre et vertueuse avait trouvée et qu'elle m'a rendue avec tant de probité. C'est à ces deux bagues que M. le comte de Gallas et moi devons le plaisir de connaître deux personnes si dignes d'estime, et c'est aussi à cette douce circonstance qu'ils doivent le bonheur de s'être vus. Dieu s'en est servi pour les réunir; que ces deux bagues soient donc leurs anneaux de mariage. » Le jeune couple reçut avec un plaisir indicible ces témoignages

honorables d'estime et d'affection ; et ils se félicitèrent de nouveau de s'être connus et d'être désormais unis par des liens indissolubles.

Après les cérémonies religieuses et les actions de grâces rendues au Seigneur, un splendide repas fut servi ; les pauvres ne furent point oubliés, et tout se passa dans la plus grande joie. Quelques jours après leur union, les jeunes époux partirent pour la Bohême, accompagnés des bénédictions de leurs maîtres et de tous les habitants du village.

CHAPITRE XII.

Le grand d'Espagne.

Pendant que Fernando et son épouse menaient une vie tranquille et heureuse au sein des âpres montagnes et des sombres forêts de la Bohême, et voyaient déjà croître autour d'eux une aimable famille, Alonzo traînait dans les belles et riches contrées de l'Espagne une existence bien pénible, la vie la plus triste que l'on puisse imaginer, quoique le monde, qui ne juge que sur les apparences, le regardât comme le plus heureux des mortels. A l'époque où il reçut

la nouvelle de la mort de Fernando qui lui laissait un si riche héritage, il s'était imaginé qu'il serait au comble du bonheur. La joie qu'il en ressentit fut si vive, qu'il put à peine la cacher à sa femme et à ses enfants profondément affligés de cette mort. Il possédait alors tout ce qu'il avait si ardemment désiré : un palais somptueux dans la capitale, plusieurs châteaux dans les plus belles contrées, de vastes terres, une fortune immense en capitaux et le titre de grand d'Espagne. Mais il ne tarda pas à connaître que tous les trésors de la terre ne sauraient rendre l'homme heureux quand il ne jouit pas de la tranquillité de l'âme et de la paix de la conscience.

Il acquit cette douloureuse conviction le lendemain même du jour où il reçut la fatale nouvelle. Vers le soir, il était assis dans son jardin, à côté de son épouse qui avait encore les yeux humides de larmes, et qui lui dit : « Je n'aurais pas dû quitter ce pauvre enfant, peut-être l'aurais-je sauvé ! Toute ma vie je me reprocherai de l'avoir abandonné dans un pareil moment et de n'avoir pas cédé à ses instantes prières.

— Cesse ces plaintes, lui répondit Alonzo avec dureté, laissé reposer les morts et pense aux vivants ; songe surtout à la fortune que cette mort assure à nos enfants.

— Non, jamais une semblable pensée ne m'était venue à l'esprit, répliqua la noble Blanca. Peut-on se réjouir de la mort de son semblable parce qu'il nous laisse un riche héritage ? La vie de cet enfant était plus précieuse à mes yeux que tous les trésors de la terre. » A ces mots elle se leva et se retira dans sa chambre.

Au même instant vinrent s'approcher d'Alonzo les deux plus jeunes de ses enfants. La petite Bella tenait dans ses mains une jeune colombe qu'avait tuée un oiseau de proie, et elle criait à son père : « Cher papa, vois cette pauvre petite créature qu'un vautour a fait mourir ; regarde ses plumes blanches couvertes de sang, son cou et sa poitrine en sont rouges ! Le vautour est un animal bien méchant d'égorger ainsi l'innocente colombe qui ne lui fait point de mal !

— Aussi a-t-il reçu le châtement qu'il méritait, s'écria le petit Jago qui survint apportant le vautour qui se débattait encore. Vois-tu, le jardinier l'a puni, et le jardinier a bien fait, car celui qui tue mérite la mort. »

Ces paroles pénétrèrent dans le cœur d'Alonzo comme une flèche acérée. « Allez-vous-en, drôles que vous êtes, cria-t-il à ses enfants ; et ne venez pas m'ennuyer ici de votre bavardage. » Il se leva et s'enfonça dans une sombre allée, où

il se promena longtemps dans une vive agitation. Il lui semblait toujours entendre résonner ces mots : Celui qui tue mérite la mort. « Oh ! se dit-il, qu'il est douloureux d'entendre ainsi prononcer sa sentence de la bouche de ses enfants, quoiqu'ils ignorent mon crime ! »

Quelques jours après il alla occuper son nouveau palais à Madrid. Une brillante société vint lui présenter de flatteuses félicitations. La salle de réception était magnifique et ornée de tableaux précieux dus aux pinceaux des plus célèbres artistes. Alonzo, vêtu du costume de sa nouvelle dignité de grand d'Espagne, se présenta avec une noble assurance et reçut d'un air grave les compliments qu'on lui adressait. Tout à coup son regard étant tombé sur une des peintures, il pâlit, car le tableau représentait le massacre des Innocents à Bethléem ; et le visage farouche d'un homme qui plongeait le poignard dans le sein d'un jeune garçon le fit tressaillir. Il détourna promptement la vue, en se disant : « Et moi aussi, j'ai fait périr l'innocence. »

En fuyant ce tableau accusateur, ses regards tombèrent sur une seconde peinture représentant la décollation de saint Jean-Baptiste. Alonzo ne put encore regarder sans frémir la tête sanglante du saint exposée sur un plat. « Voilà ce que j'ai mérité, se disait-il ; si mon crime venait

à être découvert, moi aussi je serais décollé. Ce saint était innocent, et moi... »

Il remarqua que son émotion frappait tout le monde; il lui sembla que les yeux fixés sur lui lisaient au fond de son cœur le crime horrible qu'il avait commis; sa main tremblante laissa échapper le chapeau garni de plumés qu'il tenait, ses genoux fléchirent, et l'on fut obligé de le conduire dans une pièce voisine et de le placer sur un sofa. Là, il pria tout le monde de se retirer. Son épouse seule resta avec lui. « Au nom du Ciel, qu'as-tu donc ? lui demanda-t-elle avec inquiétude.

— Fais enlever ces deux tableaux qui sont dans la grande salle.

— Tu les as cependant vus mille fois, et tu les as même admirés comme des chefs-d'œuvre !

— Il en est autrement aujourd'hui ; maintenant que je suis le maître ici, je ne les veux plus laisser dans ce salon. Ils me font horreur. Cet enfant qu'on massacre, cette tête sanglante... Non, je ne remets pas les pieds dans cette salle avant que ces tableaux en soient enlevés. »

La comtesse tressaillit; pour la première fois elle conçut l'horrible pressentiment que son époux devait avoir sur le cœur quelque crime secret.

Les médecins conseillèrent à Alonzo d'aller

respirer l'air de la campagne ; il partit pour un de ses châteaux. En y arrivant, il trouva réunis dans la cour tous les employés du domaine, ainsi que les habitants de l'endroit ; une musique joyeuse se fit entendre et l'air retentit de nombreux *vivats* ! Mais toutes ces démonstrations ne lui parurent pas sincères, et il crut lire la tristesse peinte sur quelques visages. Les fonctionnaires publics l'accompagnèrent dans son cabinet, et l'entretien tomba bientôt sur le comte Alvarès, son frère, qu'ils avaient eu pour seigneur, et dont le fils unique était mort si subitement. A ces tristes souvenirs, les yeux de ces excellentes gens se remplirent de larmes, surtout lorsqu'un vieillard, prenant la parole, dit à Alonzo : « Pardonnez à notre sensibilité, Monseigneur ; la douleur que nous a causée cette perte est encore trop récente et trop vive pour qu'il nous soit possible de la comprimer. J'ai servi pendant cinquante ans feu votre père et votre noble frère, et toujours j'ai entendu leur éloge dans toutes les bouches. Dernièrement encore, en me rendant pour affaire dans votre château, je vis le charmant Fernando, notre jeune maître. Il était encore plein d'espérance et de vie, il était frais comme une rose. Mon petit-fils que vous voyez ici à mes côtés m'accompagnait; le jeune comte s'entretint long-

temps avec lui ; et avec quelle grâce , quelle affabilité il lui parlait ! Aimable enfant , me disais-je , j'ai été le serviteur et l'ami de ton grand-père et de ton père , je songe avec plaisir que mon petit-fils sera aussi ton serviteur et ton ami. Mais Dieu en a ordonné autrement. J'espère que votre seigneurie et ses enfants nous consolent de la perte que nous avons faite.

— Je l'espère aussi , » répondit froidement Alonzo. Puis il congédia les visiteurs et demeura seul le reste de la journée.

Le lendemain il s'enveloppa dans un manteau fort simple , sans ornement , et alla se promener dans la campagne ; il désirait savoir ce qu'on pensait de lui. Il rencontra une paysanne vêtue de noir. Il l'aborda , entama la conversation avec elle , et vit qu'elle ne le connaissait pas. « Vous êtes en deuil ? lui demanda-t-il : vous avez peut-être perdu votre mari ou un de vos enfants ?

— Ah ! répondit cette femme , en poussant un soupir , j'ai perdu quelqu'un que j'aimais autant que mes propres enfants : notre jeune comte Fernando.

— Et c'est pour lui que vous portez le deuil ?

— Oui , Monsieur , et ce deuil est général dans toute la contrée , car la mort de ce jeune seigneur est un grand malheur pour nous et nos familles.

— Pensez-vous donc que votre seigneur actuel ne vaudra pas son neveu ?

— Hum !.... c'est là une des choses dont on n'aime guère à parler. Voyez , ce que nous avons appris de la maladie et de la mort du jeune comte ne nous a pas fait trop de plaisir ; pas un de ses parents n'était resté auprès de lui ! Abandonner ainsi son propre sang , c'est cruel , c'est barbare , cela ne présage rien de bon. »

Elle garda un instant le silence , essuya ses larmes , et ajouta : « Nous croyons tous que si cet enfant était tombé dans de meilleures mains , il serait encore en vie. »

Ces discours furent pour le coupable Alonzo autant de coups de poignard. Il quitta brusquement la paysanne.

Ainsi , tout ce qu'il voyait , tout ce qu'il entendait contribuait à lui faire sentir plus vivement les reproches de sa conscience. Il donnait à tout ce qu'on lui disait une interprétation à laquelle souvent on n'avait pas songé ; il trouvait en toutes choses des allusions désolantes , et il lui semblait qu'il était le point de mire contre lequel l'humanité offensée dirigeait tous ses traits.

Chaque fois qu'il pensait à Pedro il éprouvait un sentiment d'épouvante. Alonzo lui avait écrit : « Je t'abandonne pour l'instant la jouissance du

château et des terres que je t'avais promis dans le temps ; mais je ne puis encore te le céder en toute propriété ; car cela éveillerait les soupçons. Tu auras ce bien après ma mort. Pour le moment évite de me voir ; on doit ignorer nos rapports. »

En effet, Pedro ne reparut plus devant Alonzo, qui avait conçu pour lui une aversion invincible et le méprisait comme un vil assassin, quoique ce fût lui-même qui l'eût poussé au crime par ses menaces et ses promesses. Cependant ce silence même de Pedro inquiétait Alonzo, lorsqu'un jour il apprit que son complice, après être tombé dans la plus noire mélancolie, avait disparu, et qu'on ne savait ce qu'il était devenu. Nouveau sujet d'alarme pour Alonzo, qui fit faire des recherches infructueuses ; il était accablé. « Si ce malheureux, pensa-t-il, est comme moi tourmenté par sa conscience, il peut bien être allé se livrer à la justice ; on a vu plusieurs fois des criminels qui se sont accusés eux-mêmes et ont mieux aimé périr sur un échafaud que d'endurer les tortures des remords. Oui, oui, il se sera livré aux juges, et alors.... il m'entraînera au supplice avec lui. »

On apprit enfin que Pedro s'était noyé, et qu'on avait trouvé sur un rocher, près de la mer, son chapeau, son manteau et sa mandoline

brisée. Cette nouvelle délivra Alonzo d'une terrible inquiétude ; mais bientôt les tourments de sa conscience redevinrent encore plus cruels : « C'est moi qui ai causé la mort de ce jeune homme, se dit-il encore ; c'est moi qui, après lui avoir fait éprouver sur cette terre tous les tourments du remords, l'ai précipité en enfer ; puis-je éviter de l'y suivre ? Ah ! je suis perdu !... »

Pour s'étourdir, il essaya de se lancer dans les distractions du monde et dans le tumulte des bruyantes sociétés, mais son noir chagrin le poursuivait partout. Alors il alla habiter un de ses châteaux les plus solitaires ; il fuyait les hommes, restait des journées entières seul dans sa chambre, d'où il ne sortait que le soir pour se promener dans les lieux les plus déserts, afin de ne rencontrer personne. Sa démarche et sa figure annonçaient la plus profonde tristesse, et il entendait sur son chemin plus d'un pauvre ouvrier qui disait en le voyant passer : « Ce pauvre Monsieur ! il possède de l'or, des dignités, des châteaux, tout ce qu'un homme peut désirer sur la terre, et pourtant, voyez comme il a l'air malheureux ! Ah ! certes, je ne voudrais pas changer mon sort contre le sien. »